SEPTIÈME ANNÉE, N° 11 — DIX CENTIMES — DU 25 NOVEMB. AU 1er DECEMB. 1893

LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An. . . . . Fr 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

L'ANARCHIE S'IMPOSE

Ils sont forcés d'en convenir, nos gouvernants, nos bourgeois que la peur rend féroces : l'évidence leur arrache cet aveu pénible : l'idée anarchiste a pénétré les cerveaux : et chaque jour amène de nouvelles recrues impatientes d'en finir avec l'infamie sociale. Il y a quinze ans, lors de l'apparition du *Révolté*, les anarchistes existaient à peine, disséminés dans quelques localités connues : l'année dernière, au meeting qui suivait l'arrestation de Ravachol, rien qu'à Paris, 3,000 compagnons se solidarisaient avec le hardi démolisseur, et des télégrammes d'adhésion affluaient de tous les points du monde. Depuis lors, le mouvement n'a fait que s'agrandir, et l'idée sollicite les intelligences dans toutes les classes de la société.

Les plus obtus des bourgeois, les possédants, les membres de l'Académie, reconnaissent qu'il y a quelque chose à faire. Mais quoi ? Ils ne le savent au juste, et ceux qui le devinent n'ont pas le courage d'en convenir. L'un propose la charité, cette honte ; l'autre, la participation aux bénéfices, un leurre ; un troisième, la création de caisses de retraite, un palliatif dérisoire. Pas un ne veut regarder en face le problème ; pas un ne veut avouer que la solution, la seule, est dans la suppression de l'autorité, sous toutes ses formes, dans le groupement libre des initiatives, et dans la transformation de la propriété : cependant ils sont bien et dûment avertis. C'est désormais un fait : plutôt que de tendre lâchement la main au coin d'une rue, les résolus sont décidés à faire des exemples, à revendiquer, de haute lutte, leur part de ce qui appartient à tous.

On arrête un compagnon, on le jette au cachot : et la presse vendue le calomnie, cherche à dénaturer le caractère et la portée de son acte. On les a vus, cette semaine, à l'œuvre ; toute la meute a lancé sa bave, c'est à qui arriverait le premier dans la course à l'ignominie, à la délation. On voyait réunis, dans un touchant accord, et les bourgeois féroces des *Débats*, et les pontifes du *Temps*, et les souteneurs, et les loups cerviers, et la bande des rastaquères qui se servent de la plume comme de la pince-monseigneur, et les jolis messieurs dont le métier, l'art de vivre consiste à étaler, dans les feuilletons, les secrets d'alcôve des filles haut tarifées : tous ces honnêtes gens ont insulté les anarchistes : nous sommes des fous, quand nous ne sommes pas des criminels.

Et après ?

Le bourgeois qui a bien dîné, trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et que les trouble-fête sont des misérables dont il faut purger la société. Mais, pour un qui tombe, dix autres se dressent, aussi implacables, aussi logiques que leur compagnon. Et voici que vous avez affaire à des révoltés *conscients*. En voici un sur le compte duquel vous ne pouvez entasser vos ordures : il a un passé sans reproche, même à votre point de vue : c'est un ouvrier laborieux, modeste, tranquille, que votre avarice a jeté sur le pavé : il réfléchit, il s'arme, et plutôt que de se jeter à l'eau, comme une fillette en désespoir d'amour, d'allumer un réchaud, comme un esclave abruti de résignation, il va droit à l'ennemi, et frappe un jouisseur, sûr, comme il le disait, de ne pas frapper un innocent.

Qu'importe la victime ? Et même, qu'importe le justicier ? Ce qu'il faut voir, c'est l'idée qui arme son bras, c'est la contagion, l'heureuse contagion de cette idée qui va faire de tout exploité un juge impitoyable de son exploiteur. Ah ! vous n'avez pas fini, voleurs, de trembler pour votre caisse et pour votre peau : votre terreur durera autant que votre lâche égoïsme : dussiez-vous recourir aux mesures les plus féroces, bâillonner la presse anarchiste, emprisonner rédacteurs, conférenciers, militants de toute allure, toutes les précautions que vous prendrez se tourneront contre vous. Comme dit le compagnon Leauthier : « la semence est jetée, rien ne l'empêchera de germer.. » Tous les anarchistes pensent de la même manière sans se connaître : on n'a pas besoin de se voir...

A cette heure, aux champs comme à la ville, dans le plus humble village comme au cœur de Paris, des hommes se lèvent qui ont conscience de leur droit à la vie, et qui sont résolus à le faire triompher. Sans doute, nous ne sommes pas les premiers : toujours et partout, depuis que l'homme exploite l'homme, il s'est trouvé des révoltés. Mais la plupart, isolés d'ailleurs, obéissaient à une impulsion purement instinctive ; on étouffait leur voix dans leur sang, et la terreur achevait ce que préparaient le despotisme et l'ignorance. Le droit était violé, une fois de plus ; il l'est depuis des siècles et des siècles. Mais enfin nous voyons l'aurore de cette *justice immanente* annoncée, en un jour de franchise, par un de vos tribuns. En nos jours s'est levée une race d'hommes qui a reconnu, et qui proclame le droit à la Révolte. Entendons-nous, toutefois, il ne s'agit pas de crier sur les toits : il faut piller, voler, assassiner, etc..... ce sont propos d'énergumènes sans consistance, et le plus souvent d'agents provocateurs. Et ça ne rime à rien, d'autant qu'on peut répliquer au conseilleur : Eh bien, et toi qui pousse les autres à la révolte, pourquoi restes-tu à noircir du papier, à saliver dans une réunion publique, au lieu de mettre la main à la pâte, comme les camarades. En bonne foi que répondre ?

Ce qu'il faut dire, ce qu'il faut ne pas se lasser de répéter, c'est ceci : Même en l'état actuel de l'agriculture, la terre produit amplement de quoi nourrir tout le monde ; l'outillage industriel assez perfectionné pour produire à bon compte tous les objets nécessaires à la consommation ; et cependant des milliers, des millions d'êtres humains meurent de misère ou de faim. Pourquoi ? par ce qu'une bande de voleurs, les nôtres ou leurs pères, ont accaparé la terre, en n'abandonnant à qui la cultive que juste de quoi ne pas crever à la peine ; parce que d'autres ont accaparé la machine, l'atelier, la mine, ..., qu'ils produisent et surproduisent, et préfèrent engorger leurs magasins plutôt que de donner au producteur sa part légitime du produit.

Eh bien, paysan, cette terre qui devrait te faire vivre, cette maîtresse avide que tu fécondes de tes sueurs, on te l'a volée, elle est à toi, tu peux la reprendre ; ouvrier, cet outillage, ces machines, c'est toi qui les a créés, qui les mets en œuvre : « à toi de les reprendre, si tu veux vivre libre ; mineur, c'est toi qui as creusé ces puits, c'est ton sang qui a cimenté ces boisages, c'est ta vie qui s'échappe par la fumée des hauts-fourneaux : la mine, mais c'est toi qui l'a faite, donc elle t'appartient : ainsi de suite, pour chaque classe de travailleurs. On ne dit pas à tel ou tel individu : révolte toi ! On dit à tous : voilà votre situation économique, elle est lamentable, et pourquoi, parce que ceux-là seuls consomment qui précisément ne produisent pas. Est-ce une situation révoltante ? Si oui, si ton tempérament te pousse à l'action, à l'action *consciente*, tu ne feras que reprendre ce qui t'est légitimement dû. Sinon, si tu te résignes à être exploité, ravale tes larmes, refoule tes angoisses, laisse au logis ta femelle et tes petits qui crient famine, et va dans la rue, va suivre la charogne illustre du boucher qui fusilla tes frères en 71, va reluquer les broderies des hauts fonctionnaires que tu engraisses de ton labeur, va contempler d'un œil bêtement attendri les esclaves du pendeur moscovite qui daigne boire ton champagne et empocher l'or du dernier emprunt.

Heureusement, comme nous le disions au début, les cerveaux s'éclairent, l'idée les pénètre, elle s'empare de leurs forces vives. Chaque jour grandissent parallèlement l'épouvante des bourgeois et la puissance de l'idée anarchiste : le sang des martyrs est une semence de révoltés. Décidément les grands jours se lèvent, jours d'épreuve peut-être, mais aussi jours de triomphe ; car la société, telle qu'elle est aujourd'hui, n'en a plus pour longtemps.

MOUVEMENT SOCIAL

France

PARIS. — Les journaux bourgeois ont imprimé une masse de sottises, à propos du discours filandreux de Coppée. Il avait quelque chose de bon parce qu'il attirait l'attention des possédants sur la question sociale.

Est-ce que d'aventure on suppose qu'ils en ignorent l'existence ? Ils la connaissent bien et très bien.

comme tout ce que l'on a fait soi-même, artisans du paupérisme, frères de la misère, ils la connaissent comme on dit dans les coins. S'ils en frissonnent, qu'on ne croie pas que ce soit par ce que ses souffrances, leur œuvre, leur mettent au cœur des étreintes de douleur. Pas du tout. C'est parce qu'ils savent qu'elles ne peuvent être guéries que par un remaniement complet de la société, et que la société, pour eux, c'est le droit de spéculer, de s'enrichir, de tailler à merci ceux qui n'ont rien.

Et Coppée a répété cette sottise, il y aura toujours des pauvres.

Eh bien, non, il n'y aura pas toujours des pauvres, un jour viendra où la société, grâce à l'anarchie, sera organisée de telle sorte que tout individu de par son droit d'être humain, aura le pain de la vie matérielle assuré.

Et ce jour là sera supprimée la charité, cette insolence des conquérants à l'égard des conquis.

***

Nous détachons du récit publié par le *Temps*, au sujet d'une conversation qu'un de ses correspondants aurait eue avec Léauthier, le passage suivant. Il s'agit de la lecture des journaux anarchistes :

J'ai trouvé leurs articles assez « forts » (dans le sens d'excessifs). Mais quand j'ai eu souffert, quand j'ai vu combien il était difficile de gagner son pain, quand j'ai eu un peu d'expérience de la vie, j'ai vu que ces journaux avaient raison et je me suis mis à les lire avec passion. Je les lisais sans cesse et je pensais toujours à ce que j'y avais lu. Je travaillais cependant. J'ai toujours travaillé jusqu'à ces derniers temps. Qu'est-ce que je demande à la société, aux bourgeois ? Pas l'aumône, mais du travail. Si l'on ne m'en donne pas, je proteste contre cette organisation sociale qui est impuissante à m'occuper pour me faire vivre. Comme je ne suis rien dans la société, si ma protestation n'entraîne pas un scandale, qui attire forcément l'attention sur mes griefs, c'est comme si je ne me plaignais pas. C'est pourquoi j'ai essayé d'assassiner un bourgeois. J'ai cherché un homme qui eût la rosette, ce qui est bien la marque qu'on est bourgeois. Je l'ai trouvé au bouillon Duval. J'ai frappé. Remarquez que je ne veux pas voler, non. Je me suis même livré pour mieux montrer qu'en tuant, je ne faisais autre chose que de la propagande.

— Vous aviez le dessin de tuer n'importe qui, moi même ?

— Vous même comme un autre. Vous n'avez pas la rosette, mais vous marquez bien, ça suffit.

Le fonctionnaire dit à son prisonnier que les gens nécessiteux n'ont qu'à s'adresser à l'assistance publique.

— Ah oui ! une fichue organisation. Avant d'être secouru, il faut attendre longtemps ; on a le temps de mourir. Et puis je ne veux pas recevoir l'aumône.

— Aviez-vous des relations avec des anarchistes de Paris ?

— Aucune. Tous les anarchistes pensent de la même manière sans se connaître. On n'a pas besoin de se voir.

— Cependant vous avez écrit à Sébastien Faure ?

— Parce que je l'ai connu à Marseille. Ah ! vous l'avez lue cette lettre ? Comment la trouvez-vous ?

Léauthier pose cette question de l'air satisfait d'un homme qui aurait écrit un chef-d'œuvre.

— Vous « posez » donc, vous aussi, comme Ravachol ?

— Je ne pose que devant un appareil photographique, réplique Léauthier avec vivacité, mais sans colère.

L'interlocuteur de Léauthier lui demande s'il y a des anarchistes à Marseille.

— Beaucoup. Il y en a partout, dans les villes et même à la campagne, ne vous y trompez pas. On « respire » ces idées-là maintenant, et quand même le *Père Peinard* et la *Révolte* ne paraîtraient plus, ça ne ferait rien. Le parti progresserait quand même. La semence est jetée ; rien ne l'empêchera de germer.

L'anarchiste poursuit par une attaque à fond contre l'armée. Il affirme ensuite qu'il n'y a pas de fous dans sa famille, et comme le fonctionnaire lui fait remarquer qu'il y a un Dieu qui nous juge tous :

— Un Dieu ! s'écrie-t-il, un Dieu ! Vous croyez à ça ? Je n'ai jamais cru à un Dieu, ni n'ai fait semblant d'y croire. Un Dieu !

Et il hausse les épaules.

— Vous avez joué votre tête.

— Si vous croyez que je ne le sais pas !... Je ne me fais aucune illusion, allez ! Avant d'agir, j'avais tout calculé. Je savais que l'on me guillotinerait. Je marcherai à l'échafaud avec courage, avec la tranquilité que vous me voyez en ce moment, de la même manière que je vais rejoindre ma cellule 50.

C'est sur ces mots que l'entretien a pris fin.

***

Besançon. — Les compagnons Magnien et Fasola ont été arrêtés au moment où ils placardaient des affiches : A bas le Tzar ! — Ces affiches glorifiaient l'explosion de Barcelone, recommandant au peuple au premier coup du tocsin de guerre, de se précipiter sur les propriétaires et de leur faire rendre gorge, au lieu d'aller à la frontière, et enfin d'offrir au dernier tzar, non des fêtes, mais une bombe.

Magnien a été condamné à deux jours de prison, pour avoir crié : Vive l'anarchie ! à ceux qui crient à bas l'anarchie, le gouvernement promet une place de mouchard ou un bureau de tabac.

***

Lyon. — La bourgeoisie affolée vient de montrer une fois de plus le cas qu'elle fait de la propriété, quand ce n'est pas la sienne. Lundi matin, une bande de policiers s'est ruée dans les bureaux de l'*Insurgé*, on a procédé à un pillage en règle, papiers, lettres personnelles, brochures, et tout ce qui concerne le journal. Ils n'ont pas fait d'arrestations : ce n'était pas dans le programme : on sauvera la société un autre jour.

***

Marseille. — En temps ordinaire, tous les Français sont égaux devant la loi. C'est-à-dire qu'on pourrait, à la rigueur, appliquer la loi à tout contrevenant. Dans la pratique, ça n'arrive jamais. Les lois sont faites pour être violées, au bénéfice de ceux qui les font, au préjudice de ceux qui les subissent. Quant aux anarchistes, il est entendu que ceux-là sont hors la loi.

La semaine dernière, un engin explosif a éclaté près de la salle de garde de l'hôtel du commandant du 15e corps : on en a été quitte pour la peur et pour une violente commotion. Le général était d'ailleurs absent, ce que personne n'ignorait à Marseille. Aussitôt la presse bourgeoise de hurler que les anarchistes voulaient sacrifier de malheureux soldats, etc.... Et, sur le champ la police se met en campagne. Vous croyez qu'elle cherche les auteurs de l'attentat ? Pas le moins du monde. Elle n'en veut qu'aux anarchistes : arrestations arbitraires, violations de domicile, perquisitions brutales, tous les procédés policiers sont mis en œuvre. Dans la seule journée de lundi, 20 novembre, 66 compagnons ont vu leur maison envahie, mise à sac par la bande des mouchards. Et l'on n'a rien trouvé que des journaux.

Il fallait pourtant faire un exemple. Et l'on a mis la main sur un dynamiteur qui voulait se faire sauter lui-même. Un pauvre diable sans travail et sans espoir s'apprêtant à faire partir une cartouche de dynamite qu'il avait placée..., dans sa bouche. Un mois de prison, pour détournement de dynamite au préjudice d'une compagnie minière. On n'a pas osé le poursuivre pour tentative de meurtre. Et cependant c'était facile. Le ministère public était de force à soutenir que ce malheureux causait un dommage à la société en la privant d'un esclave, d'une machine qu'elle aurait pu exploiter longtemps encore. Ça viendra : mais il arrivera peut-être autre chose qui fera réfléchir nos gouvernants.

***

Puget-Ville (Var). — Après l'orgie, il faut payer la casse. Et chez nous, on n'a pas perdu de temps. Sitôt partis les Moscovites, s'est présenté monsieur le percepteur, avec sa note de contributions, *immédiatement* exigible, sous peine de saisie, vente aux enchères, etc..., le tout par ordre de nos gouvernants. Pour surcroît de malechance, les autorités locales nous ont *dotés* d'un *chemin de fer du littoral* construit uniquement pour donner de la valeur à des terrains improductifs, et emplir certaines poches. De ce fait, on nous impose vingt centimes par francs pendant 99 ans. Et le chemin de fer ne marche pas ! Et il ne marchera pas !... Il n'a rien à véhiculer en faits de produits du littoral.

Mais il a amené des louis dans pas mal de caisses besogneuses, et nos bons votards récoltent ce qu'ils ont semé.

Espagne

Excepté *El Corsario*, journal anarchiste arrivé ce matin, nous n'avons cette semaine aucune correspondance d'Espagne, aucun journal, à parties pour ces *socialistes* qui ne sont point pour déplaire au pouvoir, et qui fulminent contre l'attentat de Barcelone. Comme tout le monde, nous sommes informés que le gouvernement fait arrêter tous les anarchistes qu'il marche à pieds joints sur sa loi, et qu'il se réduit aux conjectures à propos des auteurs de l'explosion. Cela ne l'empêche pas de décréter l'état de siège, de déférer nos amis au conseil de guerre et va commander froidement des assassinats : il figure que la terreur fera cesser les actes de révolte, plus une force est comprimée, plus elle éclate avec violence, et puis, le temps de l'anarchie est à la fin venu.

Italie

En Sicile le mouvement communiste-révolutionnaire prend de jour en jour de l'extention et revêt un caractère menaçant pour la cause de l'ordre. Les *Fasci dei Lavoratori* (faisceaux de travailleurs) se propagent dans cette île épuisée par la misère comme une traînée de poudre ; chaque jour voit des révoltes nouvelles contre la force publique, des communes entières refusent de payer les impôts. Il est sévèrement interdit aux soldats de frayer avec la population. Chaque semaine, on envoie des nouveaux officiers aux compagnies de discipline, à cause de leurs relations avec les révolutionnaires.

Plusieurs provinces du nord, entre autres les Romagnes de l'Emilie sont prêtes à répondre par un soulèvement général aux représailles que le gouvernement menace d'exercer en Sicile. Allons, en marche, comme dit le *Sempre Avanti*, ça marche si l'on va de l'avant.

États-Unis

Hasting. — Nous traversons dans les Etats-Unis une crise terrible, et nos camarades d'Europe ne pourraient se faire une idée des souffrances qu'ont à subir les ouvriers dans ce pays si riche. Déjà au printemps les usines et les mines commencaient à se fermer et des millions d'ouvriers se trouvaient sans travail durant tout l'été. Comme toujours la misère était plus grande dans les villes. Dans les petits centres, les ouvriers pillaient les fermiers, et comme la récolte était bonne et les fruits en abondance, ces derniers n'étaient généralement pas trop regardants.

Les patrons ont, comme toujours, profité de la situation et partout et dans tous les corps de métiers, les réductions de salaires se sont suivies rapidement, tant et si bien que là où l'on travaille un peu, l'ouvrier gagne à peine de quoi vivre. De plus, dans bien des places, les ouvriers ne peuvent se faire payer le peu qu'ils ont gagné. Je pourrais citer bon nombre de places, non-seulement dans la Pennsylvanie, mais dans presque tous les autres états ou les ouvriers travaillent actuellement pour une maigre pitance qu'ils se procurent dans les magasins des compagnies, mais ne voient jamais un sou en payement de leur travail. Leur condition est mille fois pire que l'esclave noir avant la guerre de sécession. Mais que voulez-vous, ce sont des Souverains, des Electeurs !!!

Les mineurs de la Pennsylvanie, surtout, qui déjà l'hiver dernier n'avaient guère travaillé et n'ont généralement rien fait du tout depuis le commencement de l'été, se trouvent dans un dénuement complet. Dans bien des places ils ont recours à la charité publique !

Maintenant voici l'hiver qui vient et si le travail ne reprend point, il faudra crever de faim et de froid. En été, on peut encore se tirer d'affaire de quelque façon, mais en hiver dans ce pays où la terre est couverte de neige pendant 4 ou 5 mois consécutifs. Comment va-t-on faire ? C'est une question que plusieurs se posent et nous sommes confiants qu'il n'en manquera pas qui prendront la où il y en a. Déjà dans divers endroits plusieurs individus sont rentrés résolument dans les magasins, et sur le refus des commerçants de leur donner ce qu'ils demandaient, ont pris ce dont ils avaient le plus besoin. Il faudrait que ces actes se généralisent et que les crève-de-faim proclament hautement et en masse leur droit à la vie.

SUPPLEMENT AU NUMERO 11

LA RÉVOLTE

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

SOMMAIRE

Et après, **Séverine.**

Le champ de bataille de Waterloo, **P.-J. Proud'hon.**

L'acte de barcelone, **Charles Albert.**

Bakounine (*à suivre*), **Adolphe Reichel.**

Positivisme, **E. About.**

Mélanges et documents.

ET APRÈS ?

Devant l'attentat de Barcelone, devant l'agression dont M. Georgevitch a été victime, une stupeur envahit le monde où l'on mange. Elle est faite de malaise, d'effroi, de colère...

A regarder passer les foudres anarchistes, ce monde-là a, dans les yeux, ce que devaient avoir les civilisés d'antan en voyant arriver les hordes barbares, incultes et frénétiques, se ruant à l'assaut de la vieille Europe.

— Que sont ces gens-là ?...

Leur dialecte est incompréhensible, leurs armes sont terrifiantes, leurs dieux sont inconnus ! Ils ignorent la pitié, le respect, l'admiration ; tuent les femmes, arrachent la barbe des prêtres, mutilent les statues. Braves ils sont, et aventureux, comme tous ceux qui n'ont rien à perdre... La faim les a chassés de leurs steppes arides, de leurs cahutes démantelées, ignorants du luxe, instinctifs vers le bien-être, revendiquant la part de joie assurée par la nature à tout homme que la société ne vole pas, ils marchent à la conquête du pain.

Si dénuée a été leur vie qu'ils s'appliquent d'abord à cette seule victoire, bornant aux champs des appétits l'action de leur volonté. Tout ce qui s'en écarte leur est offense, les irrite, les blesse, excite leur matérielle rancune...

Sont-ce donc des brutes ? Non, puisque ceux qui marchent en tête, sans pour cela être des chefs, manifestent, au contraire, une intellectualité rare, avide de science, divinatrice d'inéprouvées sensations. Non, puisque le désir, comme un fluide, circule à travers cette multitude — non pas seulement la convoitise bestiale que pourraient faire supposer les actes, mais, à l'insu même, souvent, de qui l'éprouve, l'aspiration vague vers un idéal pressenti, encore qu'irrévélé.

Ils ne savent pas... ils voudraient savoir ! Leur âme ingénue et féroce, logique suivant la loi naturelle, s'insurge contre le privilège, s'exaspère contre le monopole. « Pourquoi ? » est leur devise. Et, de ce que les plus tôt venus ont accueilli tous les fruits à portée de la main que recélait le pommier édénique, ils n'en veulent point être privés ! Ils scieront le pied, couperont l'arbre, et fourrageront à l'aise, à terre, la récolte que portait en défi, loin de l'atteinte des hommes, son front orgueilleux.

Ainsi les Barbares dévastèrent Rome et Byzance ; ainsi furent brûlées les bibliothèques, par des gens qui ne savaient pas lire, et en voulaient à l'alphabet d'être hiéroglyphique, aux manuscrits d'être si mystérieux ! Ce ne fut pas seulement le triomphe de la matière dans son écrasante animalité, mais la douleur de l'ignorance, se traduisant par la destruction des trésors dont elle n'avait pas eu sa part.

Car le plus sauvage de ces sauvages connaissait le charme, subissait la puissance de l'image, de la légende, de la mélopée, balbutiée rauquement en fourbissant les lances, en aiguisant les haches...

Pas suffisamment, — puisqu'il lui restait contre l'Art, contre la Science entrevus, de la colère assez pour lancer la torche !

⁂

Pourquoi la société antique ne s'est pas défendue ? Parce que, des siècles et des siècles avant le mot célèbre, « ils étaient trop. »

Ils menacent d'être trop, encore aujourd'hui ; et le plus surprenant n'est ni leur nombre ni leur doctrine, mais l'inconscience, la sérénité des adversaires qu'ils rencontrent devant eux. Si la peur en trouble quelques-uns ; si la fureur en anime quelques autres ; si de braves gens protestent, au nom de la pitié ; si des roublards s'indignent, au profit des intérêts, personne ou presque personne n'approfondit les choses, n'a le courage de crier tout haut ce qui commence à sourdre tout bas dans le cratère du volcan.

La vérité, c'est que l'édifice où nous naquîmes est fichu... les charpentes craquent, le sol se crevasse ! Je n'approuve ni ne blâme, remarquez ; (ce que je pense étant subversif, on ne me laisserait pas dire) — je constate.

Si l'explosion de Barcelone m'épouvante et m'attriste, si l'agression d'avant-hier dérange l'équilibre de mes ordinaires jugements, il faut bien convenir tout de même que ce ne sont là, en dépit du chiffre des victimes, en dépit de cette théorie de l'impersonnalité dans la responsabilité commune, qu'incidents de guerre, épisodes d'une lutte sans merci.

Qu'on ne se récrie pas de ces mots : « incidents, épisodes », appliqués à si lugubre catastrophe, à si menaçante innovation. Je ne saurais traiter avec légèreté, avec insouciance, une partie dont la vie humaine est l'enjeu ; et je ne saurais, non plus, être suspecte d'insensibilité à l'égard des morts.

J'étudie — peut être avec un peu plus de bravoure qu'il n'est d'usage — une situation devant laquelle beaucoup font l'autruche, se cachant la tête pour ne point voir.

A quoi bon ? Ne vaut-il pas mieux l'envisager fermement ? N'est-ce même pas le devoir pour toute créature de bonne foi et de bonne volonté, que d'examiner le mal et d'y chercher remède ? N'y a-t-il donc rien à faire que de se croiser les bras et d'attendre, en un superbe égoïsme, plutôt que s'attacher à découvrir le terrain d'entente, le moyen sauveur — ménager d'existences, de haines, et de deuils ?

⁂

— Utopie ! utopie ! crient les politiciens.

Utopie ? Pourquoi ? Savez-vous qu'à être si péremptoire, si hostile à toute conciliation, si dédaigneux de la douceur et de la fraternité, vous leur donneriez presque raison, à ces désespérés qui se réfugient dans le crime comme les désespérés de Numance, de Carthage, ou de Sarragosse, sur leurs toits incendiés ? Toute bête acculée devient féroce. S'ils n'ont plus d'espoir, si toute issue leur est fermée, tout recours interdit, comment s'étonner qu'ils abdiquent leur humanité pour devenir des fauves ?

Sévir ? Oui, je sais ; de plus autorisés préconisent, demandent cela. Ils veulent que l'on mette les pontons du bagne, cette pauvre petite guillotine de quatre sous qu'on exhibe honteusement, les matins d'exécution, à la Roquette, et un exemplaire de poche du Code, en travers du torrent !

Ils veulent « réprimer par la terreur ».

La terreur de quoi ? De la mort ? La plupart des assassins vulgaires, aujourd'hui, la narguent, marchent à elle avec forfanterie. Donc, celui qu'une idée, bonne ou mauvaise, soutient, paie sa « dette », sans plus d'émoi qu'un gentleman règle un banco perdu. C'est correct, tout naturel ; on s'exécute, ou on est exécuté, sans récriminations.

Puis, qui a donné la mort, en pareil cas, tient ordinairement la vie pour peu de chose. Ici, les faits parlent. Voyez, dans tous les États d'Europe, les récentes suppressions d'anarchistes — pas un qui ait demandé grâce ou ait lâchement fini.

Le bagne ? Misère ici ou misère là, le fouet des chiourmes ou la poigne du contre-maître, ça ne les change guère... et ils font des prosélytes !

Philosophiquement, je ne crois pas qu'aucune intimidation puisse être exercée contre eux. Invoquer leur miséricorde ? Ils ne sauraient en avoir, gueux vivant parmi les gueux, les oreilles si ouatées des soupirs de la détresse que les cris de leurs victimes ne sauraient parvenir jusqu'à leur entendement, amollir un cœur pétrifié par les larmes ouvrières !

La lettre de Léauthier qu'a publiée le *Figaro* en dit long, là-dessus. Ce garçon que tous ceux qui l'ont connu affirment être un doux — comme Ravachol, d'ailleurs — émet sa théorie de massacre avec un calme, une lucidité à faire réfléchir les moins clairvoyants.

— On lui coupera le cou !

Soit, coupez-lui le cou, si vous y trouvez la moindre assurance contre qui serait tenté de

limiter. Emplissez, à les bonder, les cachots de Barcelone, faites fonctionner le *garrote* jusqu'à ce que le bourreau en ait la crampe!

Et après? Aurez-vous mis sous clef tous les tranchets et toute la dynamite de l'univers? Aurez-vous guillotiné ou étranglé à jamais l'esprit de révolte?

On sait bien que non. Cela serait il nié, que l'histoire de ces dix dernières années suffiraient à l'établir. Le flambeau que les coureurs du vieux Lucrèce se repassaient de main en main semble transformé en mèche — un compagnon succède à un compagnon : Ravachol n'est pas jugé que Very saute; puis c'est Pallas; puis c'est Léauthier...

Il ne s'agit plus là de ces complots, de ces associations où tout danger était conjuré quand la police tenait le fil de l'intrigue, avait coffré les affiliés. Le péril est permanent parce que ces gens sont des isolés, ayant l'idée souvent pour seul chef, pour seul confident, pour seul complice.

Il est impossible, quoi qu'on en ait, d'englober, dans une rafle gigantesque, les anarchos des deux mondes. Les plus enragés contre eux pousseraient des cris de paon si tel outrage à la liberté était commis. Puis, c'est impraticable; puis, ça leur ferait de la propagande!

Alors?...

Alors, sentant la profonde inutilité du châtiment, on en va déployer les pompes, suivre le cérémonial, dans le but de rassurer les esprits. C'est le système du cautère sur la jambe de bois.

Je le crois détestable, et dangereux. Faites donc de l'hygiène. Améliorez le sort des malheureux, si vous les souhaitez moins accessibles aux hantises de représailles; renoncez à votre indigestion de superflu, pour que les pauvres aient du nécessaire à leur faim; en une espèce de nuit du 4 Août, bien que nous soyons en novembre, faites abnégation de vos avantages usurpés, comme s'y résignèrent les nobles, voilà un siècle!

Ainsi, on ne sauve pas grand chose, mais on gagne du temps — c'est toujours ça? Puis, on laisse une réputation de générosité...

SÉVERINE.

L'Echo de Paris, 17 Novembre.

Le champ de bataille de Waterloo

Bruxelles, 7 septembre 1858.

Avant-hier dimanche, je suis allé, en compagnie de quatre excellents Bruxellois, Félix Delhasse, Eugène Van Bemmel, Haeck et Dulieu, qui ont voulu me faire les honneurs de la journée, visiter le champ de bataille de Waterloo. Nous sommes partis de Bruxelles à sept heures du matin par le chemin de fer du Luxembourg; puis après une course d'environ vingt minutes, nous avons pris une traverse à travers la forêt de Soignes, et nous sommes arrivés après deux heures d'une promenade fort agréable, sur le plateau de Mont-Saint-Jean, où s'est donnée la bataille. J'avais lu plusieurs récits de ce grand drame, et tout nouvellement, je l'avais étudié dans la relation très détaillée et très exacte du colonel Charras. Je connaissais par la carte les moindres plis du terrain : si bien qu'en arrivant sur les lieux, je pouvais nommer jusqu'aux moindres taupinées. Mais il n'est pas de description qui vaille la vue des lieux, et voici quelles ont été en substance mes impressions.

Si le ciel, en ordonnant la défaite de Napoléon, a voulu compléter le châtiment par la mesquinerie du théâtre, il ne pouvait choisir un lieu plus approprié que l'emplacement même où s'est passé le combat, entre les deux villages de Plancenoit et Mont-Saint-Jean. Il n'y a pas de pays au monde moins pittoresque, plus trivial, plus vulgaire, plus dénué de tout ce que l'imagination souhaite comme encadrement à une lutte héroïque. Un sol ondulé, toujours et uniformément ondulé, sans accidents tranchés, sans caractère, sans rien qui fasse trait ou point de mire nulle part, comme le nez au milieu du visage, ni éminence prononcée, ni enfoncement un peu considérable partout un aspect tel que les géographes le racontent des immenses et invariables plaines de la Russie : voilà Mont-Saint-Jean. C'est à tel point que je n'ai nullement été surpris de ce que m'a dit un vieux paysan, originaire de Plancenoit même, et qui servait justement, en 1815, dans les rangs français : il ne savait pas, le bonhomme, le jour de la bataille, qu'il était à deux pas de son village, tant l'uniformité du pays, jointe au tourbillon des armées, l'avait désorienté. Ce ne fut qu'après deux jours de fuite, du côté de France, qu'il apprit enfin que la bataille avait été perdue entre Mont-Saint-Jean et Plancenoit; et qu'alors, se donnant à lui-même son congé, il se décida à retourner sur le lieu du désastre, qui était celui de ses pénates.

Mais l'œil de l'homme de guerre aperçoit, il faut le croire, dans un pays, des choses que n'y voit pas du tout l'artiste.

Plusieurs semaines avant la bataille, Wellington, qui s'attendait à une invasion de la Belgique de la part de l'empereur, avait parcouru la route de Bruxelles jusqu'à Charleroi; il avait noté la position de Mont-Saint-Jean, et, sans en faire part à personne, il s'était dit que là il arrêterait l'armée française. Tout ceci est maintenant devenu historique; et quand on suit en détail, sur le terrain, on trouve bien misérables les critiques que Napoléon vaincu en a faites. Le pauvre empereur a été pris dans un vrai traquenard, si bien pris, que jusqu'à la mort il ne paraît pas avoir clairement compris les causes de sa défaite.

Je ne vous ferai pas, à mon tour, la description de la bataille, il faudrait au moins cinquante pages; mais j'ai vu les pièces, j'ai consulté les documents officiels, et j'ai pu noter les distances et les heures. Quant aux manœuvres, outre qu'il n'y en a presque pas eu, c'est chose dont les soldats font beaucoup trop de bruit, et qui, à mon avis, ne prouvent pas plus de génie chez nos hommes que l'habileté aux dominos ou aux échecs. J'ai voulu me rendre compte de cette tactique, et je ne crains pas de formuler ainsi mon opinion.

Eh bien! mon cher ami, autant le retour de l'île d'Elbe dénote peu de sens moral dans l'empereur, autant son entreprise de 1815 montre peu de prudence et de discernement. Toute cette stratégie, à l'analyse, est scandaleuse et fait pitié.

Qu'est-ce donc qu'il y a, me direz-vous, sur ce fatal plateau, qui ait pu procurer à Bonaparte un pareil désastre? Des riens : une grosse ferme sur la route, appelée la Haie-Sainte, avec murs de clôture, et verger entouré d'une haie; à gauche, à 1,500 mètres, une autre ferme de même espèce, avec des restes de vieux château; en face, au haut de la pente très douce qui monte pendant 2,200 mètres de la Haie-Sainte vers Mont-Saint-Jean, un chemin qui coupe la route perpendiculairement, encaissé à gauche, bordé de haies à droite. Figurez-vous l'armée anglaise sur cette croisée, les batteries dans le chemin creux, les soldats derrière, cachés par un repli du terrain; puis, des détachements qui garnissent les deux fermes dont je vous ai parlé. Voilà les obstacles qu'il s'agissait de forcer, pour arriver à Bruxelles.

A un kilomètre de distance, rien de tout cela ne se voit. La Haie-Sainte, petite comme une baraque, la ferme et les ruines du château de Hougoumont se laissent voir à peine dans un bouquet de bois; le chemin de traverse ne se voit pas du tout. C'était peut-être le métier de l'empereur de découvrir et d'apprécier toutes ces choses : le fait est qu'il ne devina rien, ne sut rien, ne comprit rien.

La bataille a duré depuis onze heures et demie du matin jusqu'à neuf heures et demie du soir; pendant tout ce temps, la ferme de la Haie-Sainte, placée sur la route même, a été prise, perdue, reprise, je ne sais combien de fois; l'autre ferme, à gauche, prise, perdue, reprise, reperdue, tant et si bien qu'il a été tué sur un ou deux points peut-être vingt mille hommes, sans que rien fût décidé.

Pourquoi, direz-vous, ne passait-on pas entre ces deux fermes, pour arriver droit au chemin de croisement et enlever la position? Pourquoi ne tournait-on pas la droite?

C'est en effet ce que tenta Napoléon. Après avoir bien canonné l'armée anglaise (des boulets passaient par dessus le chemin), Napoléon ordonna à Ney de faire charger par la cavalerie, en passant à gauche de la route, entre la Haie et Hougoumont. C'est ainsi que se firent ces douze ou quinze charges épouvantables, où la moitié de la cavalerie française fut tuée, ou tant d'Anglais trouvèrent la mort; il y eut des batteries écrasées, des carrés anéantis; mais Wellington faisait avancer à fur et mesure ses réserves; les vivants remplaçaient les morts, tant et si bien que les nôtres durent renoncer à leur conquête. A droite, les mêmes tentatives furent reprises, avec encore moins de succès.

Je vous demande quel génie il y a à jeter ainsi des masses d'hommes les unes sur les autres, de manière que le poids le plus lourd, ou la matière la plus résistante finisse par briser l'autre? Il n'y eut pas autre chose à Waterloo, ou, pour mieux dire, à Saint-Jean, puisque Waterloo est à trois kilomètres plus loin. Napoléon agissait ici comme maître. Wellington était l'enclume : toute la question était de savoir lequel des deux serait le premier usé.

Il y avait cinq heures que durait cet exercice, quand un premier corps de Prussiens déboucha à droite de Napoléon, sur le village de Plancenoit. Vous concevez l'effet de cette diversion. Il en résulta que les charges de Ney ne purent être appuyées par l'infanterie, occupée ailleurs. Deux heures plus tard, arrive un deuxième corps de Prussiens, qui fit rétrograder toute l'aile droite de l'armée française, laquelle se trouva ainsi prise en tête et en flanc. Alors Napoléon fit avancer la garde, elle n'a guère que la peine de mourir. Depuis le matin elle attendait sur la chaussée, un peu en arrière, le champ de carnage, vers un cabaret qu'on appelle Belle-Alliance; c'est là que Prussiens et Anglais vinrent se rencontrer, après avoir écrasé, anéanti, mis en compote tout ce qui se trouvait entre eux.

La perte des alliés monta à 22,000 hommes, celle des Français à 35,000, total 57,000 hommes.

Ajoutez que tout fut pris : parcs, fourgons, bagages, etc., et que la dissolution de l'armée française fut complète, absolue.

De tout cela on a fait, en France, une légende perbe, qui fait pleurer les niais. Ah! si les Prussiens n'étaient pas arrivés! — Sans doute, si les Prussiens devaient arriver : Wellington les savait; il devait trois heures plus tôt qu'ils ne parurent. Les deux généraux étaient convenus, la veille de la jonction : les mauvais chemins empêchèrent Blücher d'arriver à l'heure dite. Il n'y eut que Napoléon qui ne les attendit pas; il croyait les avoir anéantis à Ligny!...

Si du moins Grouchy était venu! Sans doute encore malheureusement, Napoléon lui-même lui ordonné, la veille, à Grouchy, de poursuivre les restes de l'armée prussienne, pendant que lui-même dierait Wellington; et Grouchy, au moment commença la bataille le 18 juin, vers midi, se trouvait à sept lieux de Mont-Saint-Jean. Il n'aurait arriver par des chemins de traverse défoncés, que neuf ou dix heures de marche, juste à temps pour être enveloppé dans la déroute.

Tout cela est maintenant expliqué, éclairci, ne manque à la certitude. Les militaires tels Jomini, le colonel Charras, font à l'empereur critiques de détail. Il aurait dû livrer bataille huit heures plutôt, attaquer les fermes avec des non avec des fusiliers; faire avancer les bataillons en échelons, etc. Ce sont là des mièvreries. La est que Napoléon, mis au banc de l'Europe, une coalition des peuples contre lui, s'était engagé la Belgique véritablement à tâtons; qu'il ne ni ne soupçonna la force de ses ennemis; devina rien de leur plan; que, plein de mépris les deux généraux anglais et prussien, il ne aucun état de leurs combinaisons; tandis que qualifiait *faute de métier*, était chez eux le d'un calcul profond. Ainsi, à midi, en donnant signal du combat, il disait : Nous avons neuf ces sur dix. Le malheureux!... Wellington cher, de leur côté, disaient : Nous le tenons quand on lit l'histoire avec un peu d'attention est de leur avis.

En 1815, au commencement de juin, 750,000 mes de troupes alliées marchaient sur la France plutôt sur l'empire; elles avaient pour elles, dire, le droit, le vœu des populations.

. . . . . .

en un mot, toutes les forces morales que les rialistes, comme Napoléon, comptent pour rien, qui, en dernière analyse, sont tout.

En Belgique, où il entrait avec 124,000 hommes, Napoléon allait rencontrer devant lui les deux mées anglaises et prussiennes, formant ensemble 219,000 hommes, presque le double.

Naturellement il chercha à les séparer pour les battre en détail; mais il n'y réussit pas. Grouchy arrive trop tard; puis à Quatre-Bras il est repoussé. A Ligny, il n'ose, le soir de la bataille, se mettre à la poursuite des Prussiens, qui se retirent en bon ordre, et se retrouvent le surlendemain à Wavre au nombre de 90,000 hommes.

Que sert d'ailleurs de supputer les fautes et les déceptions de l'empereur? Wellington et Blücher aussi firent des fautes; ils eurent plus d'un

compte : à la guerre, comme au jeu, on fait toujours des fautes, et l'on a des mécomptes. Balancez donc les fautes de l'un par celles de l'autre, et vous arriverez à ce résultat, peu glorieux que la victoire, le talent étant à peu près égal entre les joueurs, est restée en définitive aux plus gros bataillons.

En ce moment, l'aspect du champ de bataille n'est plus tout à fait le même qu'en 1815 : il y a eu des coupes de bois ; on a ramassé les terres, à l'endroit où se faisaient les charges de Ney, et qui formaient comme un petit mamelon ; et l'on en a bâti un monticule conique, de 150 pieds de haut, portant un énorme lion de fonte, avec l'inscription 18 juin 1815. C'est le lion hollandais, la patte posée sur un globe, la face du côté de la France, qu'il semble menacer encore. J'ai ramassé auprès de lui une touffe de serpolet dont je vous envoie un brin ; c'est la seule relique que je me sois soucié de rapporter de Mont-Saint-Jean.

Tous les ans, une masse d'Anglais vont faire ce pèlerinage ; il y a, m'a-t-on dit, une fabrique de ferrailles qu'on leur vend pour des débris de la bataille de Mont-Saint-Jean ; on raconte l'histoire d'un crâne d'officier prussien qui fut vendu fort cher à un amateur berlinois, et qui avait été offert tour à tour à d'autres amateurs pour un crâne d'officier anglais et un crâne d'officier français. L'opéra bouffe s'est emparé de cette ridicule montre de reliques pour en égayer la populace ; c'est tout le souvenir qu'a conservé ici le peuple de la bataille dite de Waterloo.

En France, c'est autre chose : personne n'a vu le Mont-Saint-Jean ; plus d'un réfugié se ferait même conscience de le visiter ; ils pleurent comme des veaux à ce souvenir. On compare Napoléon à Roland, tué à Roncevaux le Mont-Saint-Jean, pays découvert s'il en fut, aux Thermopyles ; on accuse la fatalité, la trahison ; on chante le mot de Cambronne ; et il ne manque pas de gens qui rêvent une revanche de cette triste journée.

En passant dans le chemin creux derrière la ferme de Hougoumont, j'ai trouvé une récolte superbe de mûres, dont je me suis régalé comme je faisais à douze ans. Si la métempsychose est vraie, je dois avoir dans les veines des atomes de plus d'un soldat français. Sans doute, c'est leur âme dégrisée qui vous parle en ce moment par ma plume véridique.

Adieu, cher ami, et moquons-nous des chauvins.

Tout à vous,

P.-J. PROUDHON.

(*Revue Trimestrielle de Bruxelles*).

L'ACTE DE BARCELONE

Jamais peut-être en moins de temps le deuil ne s'abattit parmi ceux qu'avait assemblés la joie. Jamais le sourire ne fit si vite place en tant de faces humaines, aux grimaces vilaines des morts violentes.

Une fraction de seconde à peine et ce ne fut plus que débris où tout à l'heure des nudités de femmes et de claires toilettes tachaient si joliment la foule sombre des frocs noirs.

Quand de leur pensée revint l'usage à ceux tout proches qu'avait épargné l'explosif, les mots leur manquaient pour dire ce tableau. Ce fut plus tard qu'ils racontèrent les crânes défoncés, les ossatures mises à nu, les mutilations macabres des visages, les intestins croulant de plaies béantes, la confusion des membres arrachés aux troncs, puis — comme la plus navrante de tant d'horreurs — les quelques-uns immobilisés en leur stalle et, dans la mort, attentifs encore au spectacle de la scène.

Les hurlements des blessés, le râle des mourants, l'effarement de cette foule s'écrasant aux portes, l'angoisse des parents inhabiles à reconnaître les leurs en ces chairs emmêlées, autant de chocs qui ne sortiront plus de vos mémoires, à vous qui les avez vues, et mettent encore en vos nuits d'affreux sursauts.

Cependant si, par impossible, à la même minute où ce tragique engin porta la mort en une salle de gaîté, il vous eût été donné de voir ensemble tous ceux qui souffrent en ce seul pays de Barcelone, les mères qui n'ont plus de pain pour leurs enfants, les vieillards qui tombent au bord des routes et plus ne se relèvent, les robustes que l'usine détruit peu à peu, les malingres qu'elle achève et ceux qu'elle estropie, puis rejette comme outils cassés, et les tout petits dont elle noircit l'âme avec le corps, et les jeunes filles qu'elle prostitue, d'un mot tous les meurtris de la vie, tous les éclopés de la lutte, peut-être que l'agonie de cette humanité lamentable, vous eût impressionnés davantage que cette poignée d'heureux brusquement anéantis.

Vous auriez compris, du moins, que si cela ne vengeait pas directement ceci, ceci du moins expliquait cela.

Pourquoi des innocents? crie l'opinion. Mais pourquoi ceux qui frappent entendraient-ils ce cri quand le même qu'ils poussent — eux et tant d'autres moins violents — reste sans réponse?

Oui, pourquoi des innocents? Qu'ont ils fait ceux qui du monde ont toutes les souffrances alors que d'autres en ont toutes les joies? Qu'ont-ils fait ceux qui naquirent un jour avec la faim et qui — jusqu'à ce que la mort les prenne — n'ont pas une fois senti leur ventre rassasié?

Qu'avaient-ils fait les deux vieillards dernièrement trouvés morts en leur taudis, asphyxiés par le charbon? Leur reprochera-t-on de n'avoir pas lutté, puisque longtemps ils vécurent, la femme gagnant huit sous pour douze heures de travail, et l'homme quatre?

Qu'ont-ils fait les petits êtres enfermés à neuf ans dans un bagne et relâchés à vingt marqués pour le crime?

Qu'ont-elles fait les malheureuses qui, bien avant le temps des amours fécondes, estropient leur corps et s'en servent de gagne-pain? Pour l'une, que j'entendis, c'était une machine et qu'elle comparait — devenue cynique après des mois de ce nouveau métier — à sa machine à coudre gardée par le propriétaire en payement du terme.

Riches, que vous ont fait les pauvres pour que jamais avec eux vous ne désarmiez? manqueraient-ils de patience peut-être ceux qui attendent des siècles à vos genoux et s'épuisent à demander ce qu'ils pourraient prendre?

Pourquoi, dans vos douillettes lectures, cette rubrique toujours vous émotionne « Attentats anarchistes », et cette autre jamais « Drames de la misère? »

Innocents! coupables, est-ce bien les mots qu'il faut dire? Non, mais victimes, de l'imperfection humaine mettant des siècles à disparaître et qu'il faut du sang pour laver.

Victimes ceux qui justifient d'aussi farouches haines, victimes de la rouille que voyait déjà Saint Jean sur leurs richesses et qui commence à s'élever contre eux pour les dévorer comme un feu.

Victimes, ceux qui croient au meurtre pour le meurtre et ne se disent pas que l'idée, si belle de justice, se traduit par des actes de ce genre si elle vient en de certains cerveaux. Ils pensent tenir l'énigme quand ils ont parlé de folie. Or ils ne se trompent qu'à moitié. Ce sont bien des fous qui ont commis cet acte. Mais leur folle conduite prouve que leur revendication ne l'est pas, car de façon ou d'autre, doit disparaître une société qui vous rend fou si on la regarde de trop près.

Comparés aux vides machines entraînées jusqu'au détraquement final par l'impulsion reçue, ceux qu'une idée fixe obsède paraissent atteints de démence. Fous inoffensifs, si c'est une préoccupation d'art qui les tourmente, mais fous dangereux quand l'idée fixe est la misère des autres et qu'elle envahit lentement des natures trop logiques ou trop ardentes.

Instruits ou pas, exaltés ou froids, victimes aussi ces fous trop sages qu'une aveugle destinée pousse vers les actes de ce genre. N'ont-ils pas pris pour eux la besogne qui salit les doigts et qui sur la tête appelle le vocable d'assassin? En proportion de ce que leur acte fut conscient et réfléchi — or l'événement de leur arrestation nous fera connaître l'état d'âme des fous de Barcelone — n'ont-ils pas fait le sacrifice de leur être physique, mais surtout moral, et de l'opinion des hommes dont si peu savent s'affranchir. A ceux en effet dont la parole platonique prêche l'amour et la justice, et où comme aux chauds rayons d'un soleil, la fleur d'intégrale liberté s'épanouit vont les admirables sympathies des masses, tandis que les blasphèmes, les insultes et les gestes d'horreur à ces fous arrosant la tige du sang qu'il lui faut pour croître.

Sorti pur de l'épreuve historique où l'on fit passer, comme en un crible, l'époque exaspérée de 93, Marat n'en demeure pas moins le terrifiant démagogue, au lieu que beaucoup, moins cruels d'apparence, ont reçu l'absolution, pour qui la guillotine fut un moyen personnel — trop souvent.

Seulement, pour juger ainsi, il faut qu'affranchi des vaines apparences par l'habitude de la pensée pure, l'esprit sache envisager sans frémir les calculs terribles où les inconnues des équations signifiaient des vies humaines ; il faut songer surtout que si la solution du problème est positive, l'humanité encore y gagnera.

Or en notre siècle où tant de ceux qui savent professent qu'il ne faut pas laisser à la foule le temps de savoir aussi, cette implacable lucidité n'est l'apanage que de quelques-uns et l'homme du Licco reste parmi les exploités même, celui qui tue pour tuer.

Voilà pourquoi, mais par la seule équité, nous avons pris soin de dégager — et quelques autres avec nous — ce qu'il y a, malgré tout, de logique en cette explosion de révolte et presque de sublime en cet insouci de l'opinion.

Sans parler des plumes vénales et qui protestèrent à ce sujet d'une indignation trop intéressée pour être sincère, nous comprenons de reste que les cœurs saignent devant telle misère. Sans doute elle est pour le penseur affreusement dure la loi qui fait naître ici bas les meilleures choses d'odieuses tourmentes. C'est une des mille formes qu'emprunte l'humaine imperfection pour soulever des tempêtes dans les cerveaux où règne le besoin d'absolu. Le génie de quelques-uns et non des moins grands comme Pascal, ne fut rien autre précisément que l'histoire de leur lutte avec cette angoissante contradiction.

Mais ce n'est pas que cette loi soit triste, une raison de la nier.

L'histoire serait là d'ailleurs pour nous apprendre que les apôtres des généreuses convictions toujours se dressèrent en face du monde, les pieds dans le sang.

CHARLES-ALBERT.

BAKOUNINE

A l'invitation d'un ami de Moscou, Bakounine fit, au printemps de 1844, une courte visite à Paris, et revint si excité par l'impression que la puissante activité de la population parisienne avait faite sur lui, qu'il réussit facilement à triompher de mon jugement contre elle, et, bien qu'avec répugnance, je me laissai enfin décider à séjourner là-bas, au moins pendant les fêtes qui célébraient alors les journées de juillet ; pourtant je réservai encore mes résolutions définitives. Mais ici aussi il fut obvié, par l'enchaînement du destin comme par la direction facilement docile de ma nature, à une rupture possible de notre étroite liaison, et aussitôt à Paris, je trouvai une occupation convenable et productive pour mon activité musicale, si bien que les quinze jours que j'avais promis de séjourner en cette ville devaient se transformer en presque autant d'années.

Si Bakounine avait jusque-là dirigé ses efforts préalables vers une révolution peut-être trop attendue d'une manière plutôt théorique et spéculative il trouva à Paris non seulement une occasion suffisante de se joindre aux éléments révolutionnaires d'une manière active (en cela il fut assez aidé par sa possession de la langue française et par ses relations avec le Rédacteur du *National*, Marrast), mais encore il se sentit encouragé à cultiver ses forces morales au point de pouvoir être prêt à prendre une part agissante dans un mouvement qui peut-être surviendrait. Aussi s'occupa-t-il de plus en plus ardemment des révolutions déjà arrivées en France, et des actes et des paroles des

hommes d'état qui avaient dirigé leur cours, ou qui s'y étaient perdus, et cela me donna mainte occasion de le taquiner au sujet de son livre *éternel*. Qu'il écrivait chaque jour, sans jamais l'achever. Que, dans les rapports sans cesse plus étroits de notre amitié, il y eût de nombreux points où nous n'étions pas d'accord, cela ne doit pas être nié : car le cataclysme où fatalement devaient conduire ses idées destructives était encore trop loin de ma tranquille manière de voir, pour que je pusse, sur ces questions, parler comme lui avec satisfaction. Cependant je ne pouvais ni ne voulais soulever d'objections contre ses sympathies, et cela fortifiait ses efforts révolutionnaires. Et comme il a déjà été dit, ses efforts comprenaient des changements non-seulement de l'état politique, mais aussi de l'état social, et Proudhon lui-même qui, dans son livre : *Qu'est-ce que c'est que la Propriété?* avait jeté le gant à la bourgeoisie, ne dédaignait pas de consulter ce Russe, connu comme Hégélien avéré.

Après un discours ouvertement tenu dans une réunion des émigrés polonais, où il s'était vivement prononcé, non peut-être *quoique Russe mais parce que Russe*, contre les mesures prises à Petersbourg à l'égard de la Pologne, il lui fut, à la prière du gouvernement russe, interdit par le gouvernement français de séjourner plus longtemps en France, et Guizot transmit d'autant plus volontiers cet ordre à Bakounine que l'opposition du pays lui causait déjà assez d'ennuis, et il n'endurait presque plus les étrangers turbulents. Bakounine retourna à Bruxelles, où les nouvelles sur toutes les éventualités parisiennes pouvaient facilement lui parvenir; et lorsque, en février de l'année suivante, se produisit à Paris la révolution, je le trouvai, dès le matin du second jour, au milieu des Montagnards les plus exclus, dans une caverne du faubourg Saint-Antoine. La nature excessive de l'émigré russe avait été si importune au gouvernement renversé, le nouveau gouvernement provisoire de la République française pensait si peu à entreprendre avec lui quelque chose, que, malgré les soupçons d'un parti socialiste à lui opposé et qui avait cherché à le faire passer pour un émissaire du gouvernement russe, (ces soupçons étaient tombés très vite), on crut au mieux se délivrer de lui en le faisant aller à Berlin, mais sans caractère officiel; là, on s'en croyait sûr, sa parole ardente dans les cercles révolutionnaires serait d'un grand secours à la propagation de la Révolution. Aussi conclut-il là-bas, autant qu'il m'est connu, d'étroites relations avec Waldek et ses compagnons; je n'ai pas su qu'il ait pris une part active au soulèvement berlinois de 48; mais sa participation à la révolution qui arriva bientôt à Dresde reste hors de doute; il y joua même le rôle de chef actif; et plus tard on s'en entretenait encore, avec les récits les plus gais comme les plus terribles. Quand, avec l'aide de la Prusse, le soulèvement de Dresde eut été vaincu et que la ville eut été prise, les chefs durent se rendre, et quelques-uns d'entre eux, parmi lesquels Bakounine, furent emprisonnés à Chemnitz ? et bientôt transférés à la forteresse de Konigstein, où ils avaient en perspective une mort prochaine. Seul, le refus certain de Bakounine d'introduire un recours en grâce sembla vouloir retenir le développement de la sentence judiciaire : pourtant des considérations politique peuvent aussi s'y être opposées, et le jugement ne comporta qu'un emprisonnement perpétuel dans une forteresse. Mais, au bout d'un an, il fut changé en une extradition sur le territoire autrichien, à la demande de son gouvernement : car Bakounine était aussi accusé d'avoir pris part aux troubles de Prague. Je joins à ces notes deux lettres, datées encore de la forteresse de Konigstein, qu'il m'adressa : malgré le sentiment d'une solitude désolée, on y voit qu'il était encore traité de manière humaine.

Après son transport dans une forteresse de Moravie, je restai sans nouvelles de lui ou sur lui, et je n'ai appris que par des renseignements incertains qu'on lui infligeait le traitement le plus cruel, comme à un grand criminel : il avait des chaînes aux deux bras, qui lui ôtaient toutes liberté de mouvement. Cette période dura jusqu'au moment où il fut livré au gouvernement russe, à la demande de celui-ci, et où, à Schlüsselburg, sous le régime, d'ailleurs barbare, de Nicolas, il trouva un traitement sévère, il est vrai, et pourtant plus humain encore que celui qu'il avait subi dans sa forteresse autrichienne. Nicolas alla même si loin qu'il demanda à Bakounine un franc aperçu, d'après les expériences qu'il avait faites à l'étranger, de l'état des mouvements révolutionnaires. Le prisonnier consentit à ce désir avec sa franchise habituelle, mais il se refusa de la manière la plus nette à faire toute communication, quelle qu'elle soit, qui eût pu compromettre des personnes de son parti : si bien que Nicolas, sur les notes de Bakounine mit, de sa main, l'indication que l'on devait tenir plus loin, sous une garde étroite, cet homme aussi dangereux qu'intelligent. Au sujet des événements postérieurs de sa vie, je renvoie volontiers aux communications qu'Alexandre Herzen a transmises dans ses Mémoires : il était mieux renseigné que moi-même sur tous les événements de la vie de Bakounine. Je dois encore à Bakounine la connaissance personnelle de Herzen, car j'étais présent, quand les deux combattants les plus résolus de la Révolution slave se rencontrèrent pour la première fois, peu après la révolution française, sur la place Bourbon, où était situé ma demeure. Bien que Herzen, avec son sens politique incomparablement plus grand, ne put se satisfaire des conceptions de Bakounine, qui tendaient à la destruction de tout ce qui existait, et encore moins les partager, pourtant, grâce à son regard clair et pénétrant, il ne manqua pas de sympathie pour cette nature admirablement douée; et personne n'a réussi mieux que lui à donner une image frappante de quelques traits de son être, si peu de place qu'ils prennent en des croquis très sommaires.

Lorsque, en avril 48, en compagnie d'Etienne Arago, alors chef de l'administration des Postes, j'accompagnais Bakounine à la poste, je ne prévoyais pas que je devais pour si longtemps perdre de vue mon vieil ami, et encore moins que, lui, allait vers de si longues années de la plus dure captivité, dont l'idée seule, déjà aux jours antérieurs, avait toujours été pour lui la plus terrible perspective. Et pourtant il a eu la force de supporter et de surmonter cette rude épreuve de souffrance et de privations, grâce à la souplesse de son intelligence, et malgré de sensibles sacrifices de santé et de vigueur corporelle.

Après la mort de l'Empereur Nicolas, la mère de Bakounine chercha, en son nom personnel, à obtenir auprès d'Alexandre II une demande de grâce pour son fils, mais en vain. Sur la foi de l'indication du père, Bakounine avait été, il est vrai, extrait du Schlusselburg, mais pour être envoyé aux extrêmes confins de la Sibérie, dans la contrée de l'Amour; et, pendant le voyage, il trouva inopinément à Tomsk, chez une tante de ma femme, la photographie de l'ami laissé à Paris, et il en saisit l'occasion de me communiquer le traitement qu'on lui infligeait. Le récit de sa fuite, heureusement réussie, sur un navire américain quittant la Sibérie, son arrivée à Londres, et son activité révolutionnaire immédiatement reprise, avec laquelle il se consacra, mais encore sans résultat, à la libération de la Pologne, ont été décrits par Herzen, et je le revis pour la première fois en l'année 68 ici, à Berne, à l'occasion d'un premier congrès de la paix. Tous les dangers et toutes les privations auxquels il avait été exposé ne semblaient pas avoir brisé la puissance de son esprit et de sa volonté, et, bien que son aspect extérieur ne montrât plus l'élégance et la grâce du brillant officier d'artillerie de la garde, mais lui donnât plutôt l'apparence d'un prophète ou d'un réformateur, comme nous aimons à les voir représentés dans les tableaux, je lui retrouvai un courage et une force intellectuelle que rien n'avait brisés, et son entourage immédiat, qui l'accompagnait comme d'une cour faite à son image, aidait en quelque chose à l'imposant de toute sa figure. L'élégance de vêtements et d'allure extérieure qu'il avait coutume de montrer autrefois, avait cédé, il est vrai, devant une indescriptible négligence; mais, en somme, elle ne seyait pas moins à l'homme âgé que l'élégance au jeune homme, et ne faisait que relever une incontestable dignité qui imprégnait toute sa figure.

(A suivre.)

Adolphe Reichel.

POSITIVISME (1)

L'école à laquelle j'appartiens se compose d'esprits positifs, rebelles à toutes les séductions de l'hypothèse, résolus à ne tenir compte que des faits démontrés. Nous ne contestons pas l'existence du monde surnaturel : nous attendons qu'elle soit prouvée et nous nous renfermons jusqu'à nouvel ordre dans les bornes du réel. C'est là, dans un horizon étroit, dépeuplé de toutes les apparitions souriantes et de tous les fantômes menaçants, que nous cherchons à tirer parti d'une humble condition d'une vie courte.

Les systèmes théologiques, depuis le plus grossier fétichisme jusqu'au christianisme le plus épuré, mettent tous à notre service une solution complète et absolue du grand problème. Mais il n'en est pas un qui ne commence par exiger un acte de foi, c'est-à-dire une abdication partielle de la raison humaine. Nous qui parlons à la terre, au nom de la terre, n'avons pas le droit de demander rien de tel. En acceptant la loi de ne rien affirmer sans preuves, en nous interdisant les ressources de l'hypothèse, nous nous condamnons à donner plus d'une fois des solutions incomplètes comme la science de notre temps. Elles peuvent être acceptées par les hommes de tout pays, de tout climat, de toute religion. On a vu les dogmes les plus sublimes chercher en vain à s'établir sous certaines latitudes; la variété infinie des races et des civilisations fait que la terre est partagée entre une multitude de dogmes religieux ou simplement métaphysiques. C'est pourquoi il n'était peut-être pas inutile de chercher un système de règles purement pratiques que l'absence de tout dogme et de tout élément surnaturel fît accepter aux chrétiens comme aux musulmans, aux déistes comme aux athées.

E. Arout.

(1) *Le Progrès*, 1 volume, chez Hachette, 79, boulevard Saint-Germain.

MÉLANGES & DOCUMENTS

Du *Soleil*, du 28 octobre :

« Pour convertir les campagnards au socialisme, « on n'a qu'à reconnaître le droit de propriété à « ceux qui cultivent eux-mêmes la terre, ou la re- « fusant à ceux qui la font cultiver par d'autres, et « perçoivent une partie de son produit. » La terre « aux paysans. » Telle est la formule. Quand elle « sera entrée dans la tête de chacun de ceux qui « cultivent eux-mêmes les champs, la révolution « agraire sera faite, car les socialistes auront con- « quis les neuf dixièmes de la population rurale. »

« Si l'on révélait aux paysans toute l'étendue de « leurs souffrances et de leurs misères, la révolte « ne tarderait pas à se produire. »

(*Discours, à Landerneau, 8 octobre 1892.*)

Dr Mes.

Ce qui fait que je demeure actuellement dans la lune, c'est que les hommes y sont amateurs de la vérité, qu'on n'y voit point de pédants, que les philosophes ne se laissent persuader qu'à la raison, et que l'autorité d'un savant, ni le plus grand nombre ne l'emportent point sur l'opinion d'un batteur en grange, quand il raisonne aussi fortement.

Bref, en ce pays son ne compte pour insenses que les sophistes et les orateurs.

Cyrano de Bergerac.

De toutes les semences confiées à la terre, le sang versé par les martyrs est celle qui donne la plus prompte moisson.

(*La Recherche de l'Absolu.*)

Balzac.

« La main qui fait l'aumône mériterait d'être coupée. »

Guerrazzi.

Le premier qui inventa les fossés était sans doute un homme faible, car la société ne profite qu'aux gens chétifs. Placés aux deux extrémités du monde moral, le sauvage et le penseur ont également horreur de la propriété.

(*La peau de Chagrin.*)

Balzac.

Le Capital fait le tumulte et les disputes, et est timide par nature. Cela est très vrai, mais ce n'est pourtant pas toute la vérité. Le capital abhorre l'absence de profit ou un profit minime, comme la nature a horreur du vide. Que le profit soit convenable, et le capital devient courageux : 10 0/0 d'assurés, et on peut l'employer partout; 20 0/0, il s'échauffe; 50 0/0, il est d'une témérité folle; à 100 0/0 il foule aux pieds toutes les lois humaines; 300 0/0, et il n'est pas de crime qu'il n'ose commettre, même au risque de la potence.

F. J. Dunning.

L'Imprimeur-Gérant, J. Billot.

De plus, l'occasion ne pourrait être plus belle pour les ouvriers sans travail de s'emparer des usines et des mines que les patrons ne peuvent tenir ouvertes, et de prouver qu'ils sont plus capables que les capitalistes de diriger le système industriel en produisant pour consommer et non pour entasser comme actuellement. Souhaitons qu'un assez grand nombre de prolétaires comprendront clairement la situation et que la misère de cet hiver sera le coup de mort pour le système bourgeois.

Au moment où j'écris cette lettre, je vois dans un quotidien que le maire de Chicago, Carter Harrisson a été assassiné chez lui par un Irlandais nommé Pendergast. On dit qu'il est fou, et qu'il a tué Harrisson parce que celui-ci lui avait promis une place avant son élection et n'a pas tenu sa promesse. Le journal dit que c'est malheureux que l'assassin n'est pas un anarchiste, parce qu'alors, dit-il, *nous aurions une bonne excuse pour les pendre tous*. Canaille, va !

Serait-ce une insinuation pour fabriquer quelques faux anarchistes qui fournirait à ces assoiffés de sang, l'occasion de pendre encore quelques compagnons qui les gênent ? Ces sales journalistes sont capables de tout.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

En quoi consiste le métier des armes

POUR CONSTATER

QUE LA VIOLENCE EN EST LA CARACTÉRISTIQUE (1)

Les individus, qui, par vocation, choisissent un tel metier, décèlent évidemment, par cette élection, une propension naturelle à la brutalité. Ils savent que le métier du militaire est de tuer et, malgré ce, ils entrent en cette carrière des armes. Il y a certainement chez ces individus une organisation physiologique qui les rend, pour remplir les conditions meurtrières de la profession militaire, plus aptes que ne le seraient d'autres individus portés par leur manière d'être vers le commerce, l'industrie, l'art, la science. Les militaires professionnels sont donc des prédisposés sur lesquels les conditions mésologiques de la profession retentiront fortement pour déterminer un état d'âme spécial, constatable en temps de paix aussi bien qu'en état de guerre.

Les militaires professionnels se recrutent dans la classe riche (noblesse et grosse bourgeoisie) et dans la classe moyenne. Pour ce « beau métier des armes », la source du recrutement est à peu près la même que pour les corps médical, enseignant des lycées et colleges que pour les magistrats, les hommes de science, artistes, littérateurs, ingénieurs. Tous ces individus, de ces professions diverses, appartiennent à la même couche sociale, généralement à l'esprit cultivé, aux manières polies, fort éloignées de la brutalité.

Un certain nombre de professionnels militaires le sont pour ainsi dire héréditairement ; fils et descendants de militaires professionnels, disposés à une adaptation rapide par leur organisme héréditairement déterminé, par leur éducation familiale soumise à l'influence de la profession paternelle.

Les individus, qui élisent pour la vie militaire, passent en grande partie par des écoles spéciales. Là, ils subissent une éducation qui sera d'autant meilleure qu'elle les appropriera mieux à la mission qui leur incombe, c'est-à-dire à la guerre. Nécessairement il en résulte la glorification de tous les grands tueurs d'hommes, l'exaltation des grands conquérants, et, comme conséquence inéluctable, celle des actes qui, inévitablement, accompagnent les conquêtes, les combats, les batailles. Ces aspirants à la profession militaire vivent dans une atmosphère où apparaît, comme but de leurs efforts, l'imitation des célèbres hommes de guerre. Annibal, César, Tamerlan, Gengiskhan, Charlemagne, Wallenstein, Tilly, Condé, Turenne, Maurice de Saxe, Bonaparte et sa pléiade de généraux, de Moltke, etc., leur semblent enviables par les illustres actions qu'ils ont accomplies.

Le candidat au métier des armes vit tout entier plongé dans ce monde des massacreurs de peuples et il en résulte pour lui la conception d'une infinie supériorité de ces hommes sur le reste des humains. De même que le peintre place ses illustres prédécesseurs, les Holbein, les Raphael, les Michel-Ange, les Rubens, les Murillo, bien au dessus des plus illustres représentants de la science, de la philosophie, de l'art dédical, oratoire, etc., de même le militaire ne voit aucun homme qui puisse égaler ses héros.

Par cette éducation appropriée, le professionnel militaire, subissant comme tout être l'imitativité naturelle, est poussé à l'imitation de ses héros dans l'état de guerre, de même qu'il est poussé à maintenir dans l'état de paix sa manière d'agir. Bien entendu, l'ambiant social réagit sur cette tendance pour atténuer ces agissements suivant l'interne disposition de chacun. De là résulte que ces agissements en l'état de paix seront identiques en nature à ceux constatés en temps de guerre, mais toujours d'un degré d'intensité moindre et de formes plus ou moins diverses, suivant l'état cérébral de chaque individu. De la diversité de ces formes, nous n'avons pas à nous occuper en ce mémoire, où nous étudions la criminologie professionnelle, c'est à dire les caractères communs à ces formes, caractères déterminés par la profession.

« Chacun de nous, a écrit M. Marandon de Montyel (1), porte en son cerveau un criminel qui sommeille et dont le réveil dépend en partie du degré de sa léthargie, en partie du degré de l'excitant, de sorte que le délinquant de demain, selon les circonstances, sera peut être vous, peut-être moi. » Citant cette pensée profonde d'un aliéniste criminaliste, j'ajoutai (2) : « On peut même dire que le criminel ne sommeille pas dans le cerveau, mais qu'il y est fort bien réveillé. » Voyons donc sous quelle forme ce réveil se manifeste chez les professionnels militaires.

La violence, nous venons de le constater, est la caractéristique de la profession militaire en l'état de guerre. Il est conforme à la logique que, dans l'état de paix, on constate des formes atténuées de la violence. Il serait, en effet, irrationnel de voir des individus qui, en l'état de guerre, sont violents, devenir d'une angélique douceur en l'état de paix. On pourrait objecter que, les conditions mésologiques étant changées, les effets doivent être modifiés. Ils le sont aussi, mais en degré et non en nature. Cela est compréhensible, car, à l'état de paix, les conditions mésologiques du professionnel militaire ne diffèrent point tant qu'on ne croit *a priori* de celles existant à l'état de guerre. S'il n'y a plus d'ennemi sur lequel peut la violence, il reste le subordonné que le professionnel considère comme valant moins que lui, comme un inférieur, un être molestable à son gré, un individu d'une autre classe que lui. Il reste le civil, qui, encore plus que le subordonné, semble, au professionnel, un étranger. Sans être considéré comme d'une autre race, il apparaît au professionnel comme un homme d'une autre caste, ne pouvant être comparé avec lui qui a l'honneur de porter l'uniforme. Un monde les sépare : l'Officier, le Pékin, ainsi qualifié par une sorte de mépris.

Il y a plus d'affinité entre professionnels-militaires de peuples différents qu'il n'y en a entre le pékin et l'officier d'un même pays. Il ne faut point s'en étonner puisque, le but des armées étant le même, quel que soit le pays, l'éducation doit être analogue, quel que soit le pays. De cette éducation résultent un même état d'esprit, une même manière de voir, des conceptions analogues à peine modifiées par les différences de caractères des individus et des nations. D'ailleurs, cette analogie de profession, de classe, qui fait considérer comme des inférieurs des étrangers, ceux qui n'exercent point la même profession, qui ne sont point de la même classe sociale, fussent ils du même pays, se présente dans un grand nombre de professions, de classes sociales.

A tout observateur des phénomènes sociaux, l'ouvrier français, par exemple, apparaît plus proche de l'ouvrier allemand que du capitaliste français. L'artiste a plus d'affinité pour l'artiste d'une autre nation que pour le bourgeois, le philistin de son pays. Un littérateur considère plus un littérateur étranger qu'un militaire, un financier national. Cet état d'esprit constatable dans les grandes divisions professionnelles et sociales n'est que la transformation de l'esprit de clan subi par toute l'humanité à une époque antérieure.

Cet esprit de clan a évolué, accroissant sans cesse la collectivité qu'il embrasse : d'abord restreint à la petite tribu et dans la tribu à la profession, il s'est avec le temps, étendu à la nation, et dans la nation à la profession, puis aux professions analogues, formant ainsi de grandes divisions. Grâce à la rapidité des communications, à l'uniformisation qui se produit chez les peuples de civilisation aryienne, cette expansion s'est accrue et devant l'esprit de classe, de profession, se sont abaissées les frontières. On peut même prévoir que l'évolution continuant, cet esprit de classe embrassera de plus en plus des collectivités grandes. Déjà, certains philosophes communistes, suivis et écoutés par une minorité importante, préconisent et démontrent l'équivalence professionnelle. Comme conséquence, il en résultera la disparition de cet esprit professionnel. Par suite de l'évolution sociale due aux transformations économiques, les classes sont appelées à disparaître, et comme conséquence, l'esprit de classe, à son tour disparaîtra. C'est là un avenir peut-être prochain ; mais aujourd'hui il n'en est pas ainsi, l'esprit professionnel existe, et chez le militaire, on le trouve à un haut degré.

Cette constatation ne peut se faire si on étudie le professionnel dans le monde, dans un salon où se coudoient militaires et industriels, financiers et hommes de lettres, etc. C'est là un milieu neutre, où les caractéristique professionnelles et même individuelles disparaissent, sauf pour un observateur sagace et attentif. En ce milieu mondain, sur tous les assistants, il y a comme un vernis qui cèle à des yeux inattentifs l'essence individuelle et professionnelle, qui crée momentanément une autre manière d'être, due à l'éducation policée, aux frottements mondains, à la compagnie des femmes. En un salon, le Moi de l'officier, du savant, du financier, sous l'influence du milieu, est superficiellement et momentanément modifié. Cette modification disparaît dès que l'individu se retrouve dans son milieu naturel et reparaît dès qu'il revient en l'ambiant mondain. Ce n'est donc pas là qu'il faut observer le professionnel militaire pour connaître la forme criminelle caractéristique de la profession. Il faut l'observer à la caserne, dans l'exercice de sa profession, à l'état de paix, et dans le milieu civil quand les « pékins » ne sont pas de même couche sociale que lui.

(1) Extrait de *Essai de Psychologie du Militaire professionnel*, volume à paraître prochainement.

(1) *Archives d'Anthropologie criminelle*. Mai 1892.

(2) *Almanach de la Question sociale pour 1895*, p. 168.

BIBLIOGRAPHIE

Petit catéchisme socialiste par A. Tabarant, 1 brochure 0,10, 51, rue St-Sauveur.

Dans cette brochure de 18 pages, l'auteur a réuni, par demandes et réponses, différentes questions qui intéressent la propagande socialiste. L'ensemble n'en est pas mauvais, sauf les petits manque de

ogique qu'en sa qualité de parlementariste l'auteur ne pouvait manquer de commettre.

Page 5, il affirme — avec les anarchistes — que la transformation de la société ne peut s'opérer par étapes, le capital faisant, de tout progrès, un moyen nouveau d'exploitation. Page 12, il préconise un programme de réformes ! Reconnaissance du droit au travail ! création de caisses de retraites, minimum de salaire, journée de huit heures, etc.

Et cela se termine par l'affirmation que l'Etat collectiviste serait un idéal d'autorité bénigne. Avis à ceux qui veulent en goûter !

Les soutiens de la société 1 vol. par H. Ibsen, 3,50, chez Savine, 12, rue des Pyramides.

Dans *Les soutiens de la société*, Ibsen fait une critique acerbe de ceux qui forment le monde bourgeois et composent ce que l'on appelle la « bonne société ».

Voleurs, escrocs, exploiteurs sans vergogne, commerçants sans scrupules, n'hésitant pas à sacrifier la vie de leurs exploités pour réaliser un bénéfice plus considérable, agioteurs combinant des rafles sur les gogos, voilà le portrait de ceux qui sont les soutiens de la société.

Mais, comme dans la plupart des pièces d'Ibsen, cette critique ne se soutient pas, à la fin tout s'arrange au gré de tous, les coupables s'amendent, les vertueux triomphent et tout est pour le mieux.

Le même volume contient l'*Union des jeunes*. Ici nous assistons à un chassé-croisé de politiciens sans scrupules et sans convictions, tournant aux mieux de leurs intérêts, cherchant à faire servir la masse électorale à leur ambition.

L'aristocratisme intellectuel d'Ibsen s'accentue, il nous semble, dans cette pièce. Et il ressortirait que toute cette critique qu'il fait de la majorité des hommes politiques, ce ne serait que par dédain de la masse et qu'il se croit bien au dessus du vulgaire.

Ont déjà paru à la même librairie : I *Les Revenants — Maison de poupée* ; II *Le Canard Sauvage, Rosmersholm* ; III *Hedda Gabler* — IV *La Dame de la Mer — L'Ennemi du peuple* ; — V *Solness le constructeur*.

COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Paris. — Les camarades de la *Jeunesse Antipatriote*, du XX^e^ ont fait imprimer une poésie, s'adressant à la jeunesse, intitulée la *Grève Martiale*, elle est vendue 0 fr. 05 pièce et 2 fr. 50 le cent pour la propagande. Tous les camarades de province qui en désireraient, doivent écrire au compagnon E. Murch, 14, rue des Cendriers, à Paris. Les camarades ont un fond de caisse en vue de faire le plus de propagande possible. Les camarades qui désireraient nous aider peuvent s'adresser au compagnon ci dessus.

***

Avis aux lecteurs et abonnés de *L'Insurgé*

Nous prévenons nos lecteurs que vu le pillage opéré dans notre local, nous ne pourrons paraître cette semaine ; mais, malgré toutes les canailleries gouvernementales, nous pensons reparaître bientôt sur la brèche. Vive l'homme libre dans l'humanité libre !

Vive l'anarchie !

Le gérant de L'INSURGÉ :
SANLAVILLE.

***

New-York. — Les camarades du *Grido degli oppressi* nous prient d'annoncer qu'ils préparent la réapparition de leur organe à New-York.

Adresser les correspondances à L. Raffuzzi, 116, Bleecker street, New-York.

***

Publication de propagande socialiste-anarchique

La Favilla, de Mantoue, vient de publier la brochure : Entre Paysans « fra contadini » de Malatesta. Prix : 0 fr. 15 c.

25 exemplaires, 3 francs et 10 francs le cent.

Avis aux camarades qui savent l'italien.

***

Les compagnons de Montpellier demandent au compagnon S. Faure de vouloir bien les prévenir, lorsqu'il viendra dans le midi, afin d'organiser une conférence.

***

La première conférence du groupe de l'Idée nouvelle a eu lieu chez Corazza, au Palais-Royal, et l'affluence des camarades a été telle qu'un bon nombre d'entre eux, cependant munis de cartes, n'ont pu pénétrer dans la salle.

Des mesures seront prises pour que pareil contretemps soit évité à l'avenir.

***

Un camarade de Roanne nous propose une idée qui a son bon côté pratique : il se produit et il se produira des grèves, il faudrait rédiger un manifeste où l'on traiterait à fond la question gréviste, et ce manifeste une fois composé, serait tiré à des milliers d'exemplaires, distribués sur le théâtre de la grève. Le travailleur verrait d'un coup d'œil, ce qu'il peut attendre des endormeurs parlementaires ou des meneurs qui cherchent à se tailler une réclame pour une future élection. En outre, on lui dirait ce qu'il peut attendre d'une grève *des bras croisés*, et comment il doit s'y prendre pour se substituer au patron.

L'idée est soumise aux camarades qu'ils nous envoient leur appréciation.

***

Un grand nombre de camarades se plaignent de ne pas trouver la *Révolte* dans leur localité. Nous les invitons à la réclamer à la gare, s'il y en a une ; la maison Hachette sera prévenue et fera le nécessaire.

PETITE CORRESPONDANCE

Berthold Albrecht, âgé de 35 ans, né à Ruhla, ville d'un duché saxon, a dû quitter la Suisse pour échapper aux tracasseries du gouvernement, obéissant aux ordres du czar, qui demandait son expulsion, sous prétexte d'agitation nihiliste.

Depuis deux ans on est sans nouvelles de lui.

Tous les camarades qui pourraient donner des renseignements sont priés de les adresser au compagnon Justin H. Schwab, 50, First street, New-York, City.

***

Camarades de Saint Nazaire — Il y a 54 invendus à relever, chez Billorget.

C. à Plensaye. — Les vers pas assez corrects. Demure, 8, rue de la Doire. Roanne, demande l'adresse de Françon.

Jean, de Roubaix, est prié de ne plus écrire à Roanne, ses lettres passent par le *cabinet noir*.

L. à Reims. — Bien lu l'article de l'*Eclaireur de l'Est*, mais il est trop bête pour y répondre.

M. à St Jean-de-Ruelle. — Bien reçu. Le comp. Colas Ph. est prié de donner son adresse à Brion, à St-Jean-de-la-Ruelle (Loiret).

Le comp. Régis Menier est prié d'envoyer son adresse à Duton, 6, rue Grousset, à Bègles (Gironde).

***

Le compagnon Fabre demande des nouvelles du compagnon Calixte Tosca.

***

Aux compagnons qui nous ont envoyé :

La *Science politique* du *Petit Provençal* — bien faible. — C. G. — *Au régiment*, devrait être autrement dit. — *Réveil*, vers. — manque d'originalité. — *La voix de l'or*, vers trop faibles.

A LIRE

Le Journal, 18 novembre : *Les Délaissés*, par Séverine.

Revue des Deux Mondes, 15 novembre : *Foules et Sectes*, par E. Tarde, malgré le parti pris du magistrat et la faiblesse de ses conclusions.

L'Intransigeant, 20 novembre : *Bombes opportunistes*, H. Rochefort.

Libre Parole, 19 novembre : *L'Enfant du Pauvre*, P. Méry.

De l'Air, par O. Mirbeau, dans l'*Echo de Paris*, du 21 novembre.

Le Réveil Social, du 19 novembre : *La Dynamite*, par Henrius.

L'*Avenir Social*, du 19 novembre : *Révoltés-Résignés*, par F. T.

SOUSCRIPTION
pour les détenus

Listes précédentes : 879 11

Alais, 2 10. — L. G., Paris, pour la famille Pallas, 0 75. — R. B., à Thonon, 2 15. Total : 5

Total général : 884 11

SOUSCRIPTION PERMANENTE
pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes : 1 629 60

N., à Chaux-de-Fonds, 0 50. — Trois compagnons 1 fr. — Groupe de Saint-Nazaire, 5 fr. — 4 fr. — Total 10 50.

Total général : 1 640 10

***

Le compagnon Willisse, à Mazas, à écrit à divers camarades et n'a reçu aucune réponse. A qui s'en prendre ? A l'administration malveillante, évidemment.

CONVOCATIONS

Les « Enfants de la Nature » invitent tous les Parias des Ternes et de Passy aux rendez-vous de tous les samedis, à 8 heures 1/2 du soir, Maison Bessière, en face l'église des Ternes, 34, rue d'Armaille ; Causeries, chants et poésies.

***

Les compagnons des XIV^e^ et XV^e^ arrondissements sont convoqués pour le samedi, 25 novembre, chez Méchin, 23, rue de Vanves.

P. S. — On causera sérieusement au sujet de la propagande par la brochure.

***

Les *Sans-Patrie*, club international tous les dimanches, à 2 heures de l'après midi, salle Thomas, 70, rue d'Angoulême.

***

Samedi 2 décembre, à 8 h. 1/2, salle Thomas, 70, rue d'Angoulême, grande soirée familiale, suivie de conférence, organisée par la *Jeunesse Antipatriote* du XX^e^.

Entrée : 0 fr. 20, pour les frais et pour la propagande.

***

Groupe d'étude et de vulgarisation des 5^e^ et 13^e^ arrondissements, samedi 25 novembre, salle Moisiez, rue Mouffetard, 125, à 8 h. 1/2 du soir. Causerie sur l'évolution des idées anarchistes.

***

Orléans. — *Les Libertaires Guêpins*, nouveau groupe, invitent les travailleurs, désireux d'améliorer leur sort, à venir discuter avec eux les théories sociales.

Réunion tous les samedis, à 8 heures, au Gros-d'Or, rue des Ormes Saint-Victor, chez Mme Poirot.

Les groupes de compagnons qui disposeraient de brochures et journaux peuvent les envoyer, car il y a beaucoup à faire.

***

Narbonne. — Les anarchistes sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le dimanche, 26 novembre, à 8 heures du soir, au local convenu. Ordre du jour : Formation d'un groupe. Vente de journaux anarchistes.

***

Une grande soirée familiale sera donnée au profit de la propagande au Chambon-Fugerolles, chez Frecon, route Nationale, le 3 décembre à 3 heures du soir.

Les camarades de Saint-Etienne, de la Ricamarie et de Firminy sont spécialement invités.

***

Genève. — Samedi, 25 novembre, soirée familiale au bénéfice du journal l'*Avenir*. Elle aura lieu à la brasserie Theuss, route de Carouge.

On peut se procurer des cartes à l'Administration du journal, 17, rue du Cendrier, et auprès des camarades.

Il y aura tombola, avec portraits de Ravachol, Pallas, etc...

Le Gérant-Imprimeur : J. Billot.

Paris. — Imp. J. Billot, 140, rue Mouffetard.